

# Lo bovâiron dè Molleins

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **22 (1884)**

Heft 38

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188367>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

marche ! il essayait, pour le contenter, de partir des deux pieds à la fois. Et les éclats de rire d'éclater de plus belle ; lieutenant, capitaine, jusqu'au colonel Maillardoz, tout le monde riait. C'était un phénomène et on aurait essayé vainement d'analyser un pareil cerveau. Il n'était pas sot, il était bête ; le sot est un produit de la civilisation, la bête est un produit de la nature. Ratabouille faisait son travail comme le fait un cheval ou un bœuf ; parmi les rieurs qui étaient autour de lui, il y avait beaucoup de sots. On lui donna, comme à tous ses camarades, une médaille en laiton bénie, portant d'un côté la légende : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous !* Cette médaille devait rendre ces soldats invulnérables aux balles ; les sots y crurent ; Hercule, qui était bête, n'y réfléchit même pas.

Le 14 novembre arriva ; jour solennel, les troupes fédérales marchaient sur Fribourg en quatre colonnes, deux au midi, suivant les routes de Romont et de Payerne, et deux au nord, venant de Morat et de Berne. Nous ne voulons pas décrire le branle-bas du combat ; laissons les canons rouler sur le pavé des rues et les officiers galoper d'un bout à l'autre de la ville, et ne nous occupons que d'Hercule Ratabouille.

On le mit en faction hors de la porte des Etangs, sur la route de Payerne, un peu plus loin que le cimetière. Sa consigne était très simple : faire feu sur l'ennemi s'il le voyait s'avancer et, pour le reste, faire toujours six pas à droite et six pas à gauche de l'endroit où il était, jusqu'à ce qu'on vint le relever. Cette petite explication, qu'il comprit mal, le perdit.

A peine le caporal du poste eut-il tourné le dos, que Hercule Ratabouille, l'arme au bras, se mit à compter ses six pas ; mais au septième, au lieu de faire demi-tour pour revenir à son point de départ, il continua bravement sa faction sur la route, allant toujours droit devant lui et toujours comptant jusqu'à six. Il rencontra une foule de gens, des estafettes qui passaient au galop, des paysans armés de faux, de tridents et d'autres armes de landsturm ; il allait toujours sans s'occuper de ce qui se passait autour de lui. A Belfaux, des retardataires qui buvaient devant l'auberge l'interpellèrent.

— J'ai ma consigne, répondit-il.

— Mais les Vaudois sont tout près ; ils vont te tirer dessus.

Il répliqua alors, comme un général célèbre, trente-deux ans auparavant :

— ..... pour eux !

Il avala pourtant un verre de vin, en battant la mesure de ses gros souliers, comme un ménétrier de village un jour de bénichon, toujours pour ne pas oublier les fameux six pas de sa consigne, et continua son chemin.

Après avoir dépassé Belfaux, il ne vit plus personne.

C'était un spectacle étrange en ce moment, que celui de ce malheureux marchant droit à l'ennemi, l'arme au bras, la médaille bénie à la boutonnière, le cou tendu par un énorme col noir, la tête surmontée d'un de ces gigantesques schakos de l'époque.

Il allait toujours. Entendait-il gronder au loin tout autour de lui la fanfare qui précède les batailles, le roulement des tambours, le galop des chevaux sur le sol durci par la gelée, les appels des clairons, le commandement des officiers, et tous ces bruits divers entrecoupés de temps en temps de coups de feu ? On ne sait ; il marcha ainsi durant deux heures ; près du village de Léchelle, il arrive droit devant un avant-poste de soldats vaudois : — Halte-là ! qui vive ! lui crie la sentinelle ; Hercule Ratabouille répondit simplement : Ami ! comme il répondait dans Fribourg. — Avance à l'ordre ! lui cria-t-on.

Il fut définitivement relevé de faction, désarmé et conduit à deux cents pas plus loin, au quartier général. Un bruit courut tout le camp comme une trainée de poudre : Un prisonnier ! un prisonnier ! Ratabouille eut, en effet, ce prodigieux honneur d'avoir été le premier soldat de l'armée du Sonderbund fait prisonnier par les troupes fédérales.

Le général Dufour ne put pas en tirer un renseignement ; il ne savait même pas, au premier moment, s'il avait affaire à un déserteur ou à un espion ; au bout d'un instant, pourtant, il vit bien qu'il avait devant lui un pauvre homme qui n'en savait pas davantage. Il le fit diriger sur Payerne, où notre Hercule arriva démédaillé, et soûl comme un Polonais, car, à chaque pas, on lui faisait boire un verre ; la route était couverte de troupes et chacun voulait offrir sa gourde au Fribourgeois.

On ne le mit pas en prison ; il fut au contraire roulé de pinte en pinte durant quatre jours, faisant la joie de tout le monde par sa prodigieuse naïveté. Enfin, quelqu'un lui conseilla de s'en aller ; et il reprit simplement le chemin de son village, les poches de son habit bourrées de saucisses, de lard et de tabac ; il arriva ainsi mélancoliquement chez lui, en fumant son brûlot, et en pensant qu'après tout les soldats vaudois étaient de braves gens ; il ne regrettait rien que sa modeste décoration, cette médaille bénie par Monseigneur, et qui était tombée entre les mains des huguenots.

Ainsi finit la campagne d'Hercule Ratabouille.

Pendant ce temps-là, Fribourg avait capitulé, à la grande colère des troupes qui s'apprétaient à défendre la ville, et qui l'eussent vaillamment mais inutilement défendue.

J. D.

### Lo bovâiron dè Molleins.

Vaitsé l'âoton ! la saison dâi bovâirons et dâi ve-nolans. Vo rassovèni-vo, vo qu'âi z'u lo bounheu d'étrè bovâirons dein voutron dzouveno teimps, quin dzouïo quand on coumeincivè à oûrè lè senaillès et que la St-Déni arrevâvè, iò on vayâi passâ cliiâo pecheints troupés dè vatsès avoué lè toupins, lè carrâiès, lè tapès, lè toupenets, lè elliotsettès, lè senaux, et lè guelins, qu'on mettâi âi petits modzons. Quin brelan ! quin trafi ! et que cein étâi bio ! Et lo fretâi que martsivè devant avoué sa veste dè grisette à courtès mandzès, sa tâtse et son parapliodze ein bandoulière, qu'eincoradzivè lè vatsès à lo sâidrè ein lâo faseint : *haoh ! haoh !* et que baillivè dâi bliossets dè sau âi totès premirès et srirtot à cliiâ qu'avâi la chaula à traîrè su sè cornès avoué

on bi boquiet, qu'on arâi de on colonet fédérât d'armâillès. Quoui n'a pas cein vu, n'a rein vu !

Et no z'autro, lè bovâirons, quand n'allâvi ein tsamp, quin bounheu et quin pliési dè menâ clliào bravès vatsès ein lè crièint pè lâo noms : Motâila, Baliza, Tacon, Fleurette, Pindzon, Meriâo, et dè fèrè èclliattâ clliào bio z'écourdjâ à veintro dè serpeint, qu'on sè cordellâvè à quatre vétons, avoué dou âo trâi dagnès dè gros tsenévo qu'on telhivè, et qu'on lâo mettâi âo bet dâi z'échaffiâirès ein pigno. L'est cein que no z'allâvè, quand on poivè écourdjatâ per dézo lo bré, ein dévant et ein derrâi, ein redroblièint !

Ora, pè lè tsamps ! l'est quie iò on s'amusâvè ! mâ vo deri cein on autro iadzo, kâ mè faut vo contâ cllia que vo vu derè.

On bouébo dè pè Molleins, que fasâi lo bovâiron, s'amusâvè à déguelhi dâi boutsènès ein tsampeint dâi pierrès contrè on pomâi sauvadzo, âo bord dè la route, quand on monsu bin revou, que portâvè on espèce dè bissat, passâ découtè li.

— Tai ! me n'ami, se lâi fe lo monsu, ein traiseint on petit lâivro dè son bissat ; mè peinso que te sâ liairè ; vouaïque po tè distrairè on bocon ein gardeint tè vatsès, et tâtse dè bin fèrè atteinchon ein lo liaiseint, kâ cé lâivro tè vâo montrâ lo tsemin dâo ciet.

Cé monsu, qu'étâi on homo bin einteinchounâ lâi dit onco cauquies bounès résons, et tracè pe liein ein lâi deseint : à revairè ! mâ quand l'a fé cauquies pas, sè revirè et criè âo bovâiron :

— Yò faut-te preindrè lo tsemin po allâ à Mourtsi ?

Lo bouébo lao lâi dit, et quand lo monsu est parti, dâi z'autro bovâirons que l'aviont vu et qu'aviont pou à veri, s'ein vignont demândâ à céqu'avâi reçu lo lâivro quoui étâi cé l'homo que s'étâi arretâ vers li.

— Oh ! câisi-vo, se lâo repond lo bouébo, l'est onco on rudo gaillâ què cé coo : mè vâo montrâ lo tsemin po allâ âo ciet, et ne sâ pas pî allâ à Mourtsi solet.

### Boutades.

Quelqu'un disait un jour à un de ses amis qu'il avait eu jadis des fusils excellents. « En quoi étaient-ils donc si excellents ? dit l'autre. — C'est qu'ils partaient aussitôt que des voleurs pénétraient chez moi, quoiqu'ils ne fussent pas chargés. — Et comment cela ? Parbleu ! parce que les voleurs les emportaient.

Un commis représentait à un fournisseur de la République, aussi riche que bête, que, l'été, la viande se gâtait du jour au lendemain ; le fournisseur lui répondit : « C'est votre faute ; quand il fait chaud, il n'y a qu'à ne tuer que la moitié d'un bœuf à la fois. »

Un riche propriétaire de la Côte est connu dans toute la contrée par son extrême avarice. Aussi les jeunes gens du village se font-ils un malin plaisir, chaque fois que l'occasion se présente, de lui faire déboursier quelque argent. Dernièrement, il s'agis-

sait d'organiser une petite fête locale, dont la grande nouveauté serait un mât de cocagne, pour lequel on quêtaît des prix par-ci par-là.

Les solliciteurs s'adressèrent donc au Crésus de l'endroit : « Notre fête promet d'être très gaie, très animée ; le mât de cocagne, entr'autres, au succès duquel nous osons espérer que vous voudrez bien contribuer par quelque don, sera un des principaux attraits. »

— Oui, un mât de cocagne, ça me plaît, fait le rentier. Je fournirai le savon.

On discutait l'autre soir, chez un de nos amis, la triste et interminable question de l'Union du Crédit ; on continuait à s'étonner que tant d'abus aient pu se produire sans que personne s'en soit aperçu ou n'en ait rien dit : C'est le thème du jour.

— C'est vraiment inconcevable, s'écrie une dame ; on a beau dire, s'il y avait eu au moins une femme dans l'administration de cet établissement, on aurait bientôt connu tout cela ; rien ne serait resté caché.

— Je le crois comme vous le dites, madame, ajouta malicieusement notre ami.

### Mot d'enfant :

— René, mon chéri, embrasse-moi comme tu m'aimes.

— Oh ! non, petite mère, ça te ferait trop de mal.

Nous avons reçu d'une de nos abonnées du canton de Neuchâtel, une lettre qui nous est parvenue trop tard pour être publiée ; elle paraîtra dans notre prochain numéro.

Faute de place, nous avons le regret de renvoyer à samedi la fin de notre feuilleton.

*Epreuve du lait.* — Dans les fromageries, on se sert généralement d'un aréomètre (galactomètre) pour mesurer la densité et, par conséquent, la pureté du lait. Comme le lait abondant en crème est spécifiquement plus léger que celui qui est riche en fromage, on peut se servir d'un aréomètre ordinaire marquant les densités depuis zéro (placé au haut du tube et répondant au niveau de l'eau pure) jusqu'à 8 degrés, d'après la méthode du pèse-acide Baumé, pour accuser l'espèce de qualité du lait. Ces degrés sont très espacés, afin de permettre de lire sur l'échelle les quarts de degrés.

L'instrument, plongé dans le bon lait, indique  $4\frac{1}{2}$ ,  $4\frac{3}{4}$  et même 5 degrés, il descend d'autant plus que le liquide est moins dense. Comme la crème est la substance la plus légère du lait, quand on l'enlève, le liquide devient plus pesant et marque jusqu'à  $5\frac{1}{4}$ . Du lait étendu d'eau marque  $3\frac{3}{4}$  à 4. Ainsi, en règle générale, le lait mélangé d'eau marque moins de 4 et, s'il est écrémé, il marque plus de 5.

(Communiqué par un abonné.)

L. MONNET.